Coin-petit en troisième, une alternative à l'exclusion ?

Janvier Cette année, la classe de troisième à option *Découverte Professionnelle six heures* me donne du fil à retordre. Cette classe se compose d'élèves en très grande difficulté. D'une part du point de vue des apprentissages : nombreux sont scripteurs et lecteurs fragiles, d'autre part, concernant l'attitude face aux apprentissages.
Ces élèves donnent l'impression d'avoir déconstruit lors de leurs années de collège des attitudes scolaires. Il a fallu réinstaller des choses assez basiques : avoir un cartable, une trousse, un agenda. En septembre à l'injonction : « sortez vos agendas », ils s'étaient esclaffés en m'interpellant « pour quoi faire ? ». Les entrées en classe se sont apaisées, mais dans le texte le nom de l'institution « Coin petit » change. On lit successivement « Coin-petit », « coin-petit », et « coin-petits ». Ce nom apparait tantôt en italique, tantôt en caractères normaux. Nous avons choisi de ne pas uniformiser le nom qui nous semble témoigner d'une difficulté de nomination.

Pendant deux mois, Abdou, un grand bonhomme de deux têtes de plus que moi, s'énervait en jetant son sac contre le mur lorsque je lui demandais d'enlever ses écouteurs, sa casquette, et de prendre deux minutes pour entrer calmement. À grand renfort de haussement de ton, il finissait par s'installer en classe à la bonne place et boudait un quart d'heure avant de se mettre au travail.
Je remarque que cette incapacité à gérer les émotions, les frustrations parasitent les apprentissages pour une bonne partie d'entre eux : une lanière de sacoche abîmée, un crayon qui manque, une altercation avec un camarade dans les couloirs, une remarque sont prétextes à se renfrogner, ignorer tout ce qui se passe autour, se fermer aux apprentissages.
Je prévois des séances très rythmées, variant les types d'activité toutes les vingt à trente minutes, les supports… pas toujours avec succès. Pendant le cours se succèdent des moments de rappel au cadre très fermes, de travail, de mise à l'écart dans la salle d'un collègue, de plaisir, de moments de tension intense, de moments d'apaisement […].

Je ne suis pas professeure principale, je n'ai pas mis en place de Conseil, de Métiers, juste un *Quoi de neuf dans le monde ?* pas très bien ritualisé pour l'instant. Et puis, un vendredi matin de janvier, je m'agace un peu plus que d'habitude : j'ai corrigé leurs copies de brevet blanc la veille… je suis déçue des résultats et dépitée par leur manque de prise de risque à rédiger alors qu'ils le font en classe.

Je m'énerve sur Clara qui rêve alors que je me démène à capter leur attention avec des anecdotes sur la Résistance pendant la Seconde Guerre mondiale. Julien boude parce qu'il n'est pas satisfait de ses résultats. Alors, quand Idrissa s'énerve à voix haute parce qu'il a perdu son cahier, j'explose : « *Tu vas au coin-petits, tu vas là-bas, tu fais ce que tu veux à condition de ne pas nous déranger et de rattraper le cours, tu n'es pas capable d'être avec nous, tu n'es pas un élève de troisième* ».

Ce n'est pas une proposition, mais une injonction sur un ton peu apaisant. Je n'ai pas d'affichage, juste une table et une chaise retournées au fond de la classe. Je ne pensais pas utiliser ce nom. Auparavant, cette institution existait sans exister, car je ne la nommais pas. Je suis très étonnée, Idrissa s'y rend et surtout ce nom « coin-petit » que je ne m'autorisais pas à prononcer, ne suscite aucune réaction parmi ces élèves de troisième.

En écrivant ces lignes, je m'aperçois que Idrissa est aussi l'élève le plus âgé, il va avoir 17 ans ! Après tout, le « coin-petit » est un endroit de régression. En le nommant, ils peuvent peut-être assumer cette régression. Il y a un endroit dans la classe pour recevoir cet état passager dans lequel ils peuvent être plongés par moments.

Je m'apprête à faire l'affichage. Depuis, Abdou est aussi allé faire un tour sur mon invitation. Fin janvier, le coin-petit semble exister pour eux. Je suis surprise par Abdou, qui arrive en retard de 20 minutes (justifié par un billet de circulation), me regarde à peine, et fonce tout droit s'installer au « coin-petit ». Il est en colère, vraisemblablement, il ne peut travailler. Je me suis risquée à lui dire qu'il pouvait réintégrer sa place dans la classe dès qu'il le souhaitait. Apparemment, il est en colère après moi, il ne revient pas. Nous en reparlerons à la fin de l'heure calmement.

Mars. Le défilé continue sur cette table, au fond, sans sollicitation de ma part. Le jour où j'ai invité Idrissa, qui était arrivé en classe très tardivement sans bonjour ni explication, à recommencer son entrée, celui-ci a filé directement, vexé, au Coin-petit. Il est revenu très discrètement en classe, quinze minutes plus tard.

Julien y a séjourné aussi, une heure pleine, la tête dans les mains. M'interrogeant sur son attitude, je questionne les autres du regard : rien. À la fin de l'heure, il me dit qu'il avait des problèmes personnels.

Avril. *Quoi de neuf dans le monde ?* concernant le putsch au Mali. Le journal *La Croix* titre : « Les islamistes contrôlent les villes du Nord ». Youssef réagit, provocant. Il est coutumier du fait. Je suis fatiguée, je l'envoie au coin-petit puisqu'il n'est pas, à ce moment-là disposé à entendre et à réfléchir. Lors de l'activité suivante, le temps des repérages géographiques, il participe du fond de la classe.

Rappel des règles : il ne peut intervenir du coin-petit, mais il peut revenir dans le groupe, à son initiative, seulement s'il est prêt à travailler avec nous dans le respect des règles de la classe. Il revient discrètement, quelques minutes plus tard.
Le coin-petit devient un lieu de la classe et un outil pour moi. Il prend du service aussi, plus rarement, dans une autre classe de quatrième.

Anne-Laure Fourmont
professeure d'histoire-géographie en collège

Fourmont, A.-L. (2021). Coin-petit en troisième, une alternative à l'exclusion ?. Dans A. Dubois et M. Guignard, *Une pédagogie pour grandir* (p. 45-48). L'Harmattan.